

A la recherche de la mère perdue ...

Au commencement était la mère... Il sera question essentiellement d'elle, celle que je ne connais pas mais dont j'accompagne la fille depuis 7 ans et peut être aussi celle que je suis. Nous éprouvons tous le besoin de nous pencher sur elle et qu'elle se penche sur nous parce qu'elle est l'origine et le centre. Comment trouver plus grande fusion puisque l'un est dans l'autre ? La séparation est inéluctable. Couper physiquement le cordon ombilical, c'est le geste originel que l'on répète symboliquement toute sa vie. Une histoire vitale, celle exposée ici est plutôt tragique.

Alors comment rentrer dans ce labyrinthe maternel et comment en sortir ? tel sera l'enjeu de ce texte. Raconter la mère, c'est diriger vers elle un faisceau d'éclairages où se croiseront différents regards.

Raconter la mère à travers les mots de F.Dolto :

« Matrice vivante qui sait comment, par qui, pour qui cette vie qu'elle porte a un sens, ce sens qu'elle ne peut pas dire, l'enfant qui s'y développe le manifeste. »

« La mère est représentante charnelle pour l'enfant de l'instance conjugquée d'elle-même et de l'homme à qui ses pensées sont dédiées en reconnaissance narcissisante ou méconnaissance dénarcissisante du don d'enfant que son corps prépare pour cet homme. »

« La mère est dans son rôle perfusant et nidant, le siège d'émotions, inconscients, peut-être pour elle, mais toujours perceptibles au fœtus dans son sensorium, son tonus psychosomatique. Elle conduit sa gestation dans un rapport émotionnel interpersonnel à tout autrui, père ou non, dans des émotions tranquilles ou tendues, joyeux (des émotions de joie invigorants ou anxieux (des émotions de peine dévigorante ou de détresse agonique) organiquement perceptibles, de paix, de tension ou de mort imminente. »

Raconter la mère à travers l'éclairage d'Adler :

La mère est placée au cœur du processus civilisateur. *« Probablement, devons-nous au sentiment du contact maternel la majeure partie du sentiment social de l'humanité et par là le fondement essentiel de la civilisation. »*

A un niveau phylogénétique, la mère transmet la vie et s'inscrit dans le schéma fondateur de la culture. La fragilité entraîne un besoin de protection qui assure le développement de l'enfant vulnérable. La protection fait naître de l'attachement pour celui qui fait du bien. L'attachement s'étend de plus en plus, lorsque de nouvelles circonstances ressemblent à celles où l'attachement est apparu. La nécessité de ces contacts vitaux l'amène à développer des conduites innées d'attachement. Son corps est avide de contacts continus, cutanés, visuels et sonores. Face à une relation précoce dans laquelle le sujet ne se sent pas suffisamment unifié, tenu, enveloppé, il va développer des comportements de collage à l'autre pour se procurer le sentiment d'être contenu, de maîtrise permanente sur l'autre comme forme d'attachement pour ne pas se sentir lâché.

A un niveau individuel, la mère se trouve à l'origine de la vie psychologique, par son intervention privilégiée dans l'établissement de l'empreinte directrice (style de vie).

Pour Adler, *« les capacités de la mère à établir des contacts sécurisants, ou leur manque, influenceront toutes les potentialités de l'enfant. »*

Adler confie donc à la mère deux rôles : instaurer des contacts sécurisants dans la vie et élargir l'horizon de l'enfant grâce au modèle relationnel sécurisant établi qui incite l'enfant à s'ouvrir à d'autres relations.

« La mère présente l'avantage d'être en contact physique et psychologique avec l'enfant. Elle représente la plus grande preuve d'amour qu'elle transforme graduellement en regard positif sur le reste de l'humanité. »

Si la mère peut occuper cette place si remarquable dans le développement de l'individu et de la société, c'est bien en raison de son état de femme.

Mme A se présente comme une femme défaillante, elle n'a pu assurer de manière permanente les devoirs de la position qu'elle est censée occuper, telle que sa position maternelle : devoir de présence, de protection, d'éducation, de surveillance, de transmission.

Si nous reprenons chacun des devoirs, Mme est souvent absente à elle-même en raison d'une dépendance alcoolique, elle ne peut assurer sa propre protection vis-à-vis de concubins violents responsable de son infirmité physique (main paralysée suite à un conflit avec le beau-père des enfants), elle doit aussi compter sur ses enfants pour appeler les pompiers quand elle est inconsciente, elle confie souvent les jumeaux aux aînés.

En ce qui concerne le devoir de transmission, elle occupe une position de pouvoir, elle abuse de sa supériorité de mère pour donner à ses enfants, son nom et trois pères : un premier inconnu des enfants, un second qui reconnaît les enfants, un troisième au domicile qui abusera des jumeaux. Aucune des fonctions maternelles n'a pu être véritablement occupée, la fonction de référence, de repère et d'appui, en évinçant le tiers, en se plaçant comme toute puissante, elle a tout de la mère extrême. A l'absence physique se surajoute l'absence symbolique. De plus, la dépendance alcoolique pose la question de son propre sentiment d'existence.

Les traumatismes précoces vont créer un écrasement, qui constitue l'empreinte de cet ayant eu lieu, insituable dans le temps.

La mise au monde de ces deux jumeaux a donc été marquée par une impossible reconnaissance de leurs besoins, de leurs existences. Même leur prénom les inscrit dans une drôle d'histoire : ils se nomment l et c, c'est une série télévisée américaine, où les deux personnages sont journalistes et se trouvent toujours mêlés à des aventures incroyables. C est en réalité un extraterrestre de la planète K, envoyé sur terre par ses parents pour les sauver de la destruction de sa planète. Le soleil jaune par opposition au soleil rouge de sa planète natale lui confère des pouvoirs extraordinaires : entre autres force surhumaine, vitesse, pouvoir de voler, de voir à travers les objets. Sous son costume de Superman, il poursuit les criminels. L elle est journaliste et va tomber amoureuse de c.

Par cette nomination, Mme A leur donne un statut particulier, C est chargé de sauver le monde, il sera en tout cas celui qui dénoncera les défaillances maternelles qui entraînera leur placement, L est celle qui relate les aventures et est séduite, elle sera celle qui est exposée aux regards malveillants des figures parentales.

Ce qu'Adler décrit comme la finalité de la vie humaine, le triomphe sur les difficultés et la poursuite de la perfection (recherche du développement optimal dans un climat sans danger) est une conséquence de la conscience humaine des innombrables obstacles dressés par la nature à la réussite de l'existence de chaque individu et de chaque espèce.

Dans l'espèce humaine, la variété et la quantité d'exigences individualisées d'humains, nombreux et décidés à faire valoir leurs droits à la satisfaction surmultiplient les obstacles et la tension qui les accompagnent.

Le noyau de toute personnalité est constitué par un double mécanisme qui nécessite un troisième :

° la fragilité devant la vie (un ou plusieurs aspects déterminés pouvant dominer et généraliser cette impression, lacune affective, atmosphère familiale, maladie, conditions économiques ...)

° le désir d'exister pleinement et de représenter une valeur propre, malgré cette faiblesse et ce d'autant plus et d'autant mieux que l'on perçoit toujours un obstacle qui renforce le sentiment de sa propre précarité et qu'il faut en conséquence sans cesse démontrer la réalité ou la possibilité de ce droit à exister heureux. Exister sans bonheur ce n'est plus exister, c'est végéter. Sans l'espoir de la possibilité d'être davantage, la force du sentiment de limitation rend la jouissance de la vie inaccessible ou très atténuée.

° la sécurité qui atténue le sentiment de fragilité face au stress de la vie et permet d'envisager plus sereinement le développement de la personne.

L a eu à se protéger seule avec son frère d'un environnement menaçant pour son intégrité physique et psychique, les atteintes à son être ont été multiples, atteintes sexuelles de la part de son beau-père, atteintes affectives de la part de sa mère qui était absente à elle et à elle-même. Ces attitudes relationnelles ont eu pour conséquence le renforcement des défenses et l'enfermement du sujet dans son monde intérieur où il se sent plus protégé. Il sera toujours question de cette menace pour L dès qu'elle sera en contact avec les autres, elle s'estimera toujours en danger, le contact de l'autre ne peut jamais être envisagé que comme menaçant, ce qui déclenchera systématiquement des attaques préventives ou une agressivité disproportionnée avec la menace elle-même. Soumise aux comportements imprévisibles et désorganiseurs, L n'a pas eu d'autre choix pour assurer sa survie psychique que de se coller à l'autre. Pour pouvoir lâcher ses parents du regard, se décoller d'eux physiquement, l'enfant doit ressentir chez eux une préoccupation suffisamment constante le concernant. Or ces parents-ci vont être dans une préoccupation narcissique qui va les aliéner à eux, L va ainsi développer une activité forcée de perception afin d'éviter d'être lâchée sans plus aucun lien à qui que ce soit, il lui faudra toujours avoir l'autre sous le regard, être collé à lui. Cette adhésivité à l'autre a entraîné une telle confusion, que les abus à son intégrité ont eu lieu. Il est toujours question aujourd'hui de ce collage à l'autre, elle est toujours exposée à des relations abusives.

Adler précise que toute attitude qui favorise l'expression de la valeur d'un être et sa reconnaissance, atténue le doute de sa valeur, soulage du souci d'avoir en démontrant la réalité, diminue donc la nécessité de se défendre, incite à réduire le sentiment de méfiance, encourage les réussites, récompense les efforts pour exister plus et contribue à faciliter l'ouverture aux autres perçus comme accessibles et non menaçants.

Que rencontre L dans le regard maternel lorsque lors de retrouvailles dans un contexte particulier, elle s'entend dire : « tu ressembles à un cochon ». Parole cinglante et destructrice venant la réduire au néant. Comment se reconnaître et être reconnu par l'autre, quand le regard maternel est si déviant et si niant pour sa fille ? Il ne reste plus que l'insécurité à vivre.

Raconter cette mère à travers les mots de Victor Hugo, Mme A se nomme Cosette.

Cosette est l'héroïne des Misérables, dont on suit le développement, enfant misérable, puis adolescente amoureuse et mariée pudique transformée en baronne.

Cosette est un personnage féminin qui représente les femmes misérables et la femme idéale. Sa mère Fantine est orpheline, née à Montreuil sur mer, elle devient fille mère d'un enfant orpheline à son tour, tristes maillons de la chaîne féminine de la misère, faite de la répétition de la même chute individuelle qui va de la grisette séduite et abandonnée au vol et à la prostitution avec pour signes la déchéance physique et à la dénaturation sexuelle. Chaîne que Jean Valjean va briser en même temps que sa chaîne de forçat : il rend Cosette à la société et à la famille.

Son père est Felix Tholomyès, étudiant et bourgeois de province. A la disparition de ce géniteur, la monstrueuse famille Thénardier prend la relève avec un père qui éprouve des sentiments tendres pour Cosette, plus ogre que père. En vérité, il l'aurait facilement tuée à la tâche si on lui avait laissée. Arrive le vrai père, Jean Valjean, le voleur d'enfant, le père Noël qui achète Cosette à Thénardier en 1823 et la donne à Marius en 1833. Dix ans d'amour, de paternité, de maternité avec l'aide des bonnes mères du couvent, ce qui donne à Cosette une étrange famille de substitution.

Cosette appartient aussi à une fratrie romanesque, une collection d'enfants pauvres. Ils partagent ensemble la misère, et le même destin. Ainsi, Gavroche partage un vécu proche de celui de Cosette, c'est lui qui crie dans le noir pendant que Cosette a 3 ans, tricote pour les Thénardier. C'est lui qui devenu plus orphelin est jeté sur le pavé parisien alors qu'elle est cachée derrière les murs du couvent. C'est lui et sa sœur qui seront les messages de l'idylle et de la barricade.

Quand ils ne sont pas anonymes, les enfants sont plus surnommés que nommés. Fantine, petit enfant, ne laisse à Cosette, petite chose, qu'un nom aussi tendre et incertain que le sien. L'état civil enregistre plus tard un prénom et un patronyme : Euphrasie Fauchelevent. Il faut attendre le mariage pour que Cosette trouve un statut et un nom légitime.

Madame Thénardier ne sera pas avare de dénommer Cosette par des surnoms dégradants et qui la désigne « Mlle chien faute de nom » ou « cette autre ».

Heureusement le regard Jean Valjean la fera naître et l'éclairer.

Cosette est chargée d'assumer le féminin. Jean Valjean en lui donnant la poupée Catherine lui décerne la féminité. « tout l'avenir de la femme est là », écrit Hugo en parlant de la poupée, d'autant plus que c'était le surnom qu'il donnait à sa fille Léopoldine.

Mais elle aura une face plus sombre plus tard dans le roman en oubliant un père qui meurt d'amour pour elle et d'abandon. L'enfance de Cosette, l'absence d'amour maternel, le dur emprisonnement du couvent, le lien énigmatique à Jean Valjean renforcent peut être ce durcissement. Hugo nous amène à déplier Cosette en la regardant grandir.

Cosette assure plusieurs fonctions : elle accepte tout du destin, les mauvais traitements, les bons, un père, un mari. Elle est une héroïne mais pas sujet. Elle n'intervient jamais activement dans l'action, elle dépend toujours d'un personnage masculin agissant, elle ne se pense pas elle-même. C'est donc dans sa fonction même d'objet passif que Cosette s'accomplit.

Elle est également portée tout du long du roman : la première fois qu'elle apparaît dans le roman, elle a 2 ou 3 ans, elle est endormie dans les bras de Fantine, puis Jean Valjean la délivre du seau d'eau trop lourd qu'elle porte et la prend dans ses bras en arrivant à Paris, pour fuir Javert, pour escalader le mur du couvent puis dans le jardin. Par la suite, elle grandit, mais Jean Valjean continuera de la porter symboliquement sous la forme de la valise fétiche qui contient la défroque noire de la petite fille. Le roman se termine quand Jean Valjean n'a plus rien à porter.

Un autre enjeu du roman est la possession de Cosette, il faut l'avoir à tout prix, quand on est obligé de la donner, il en coûte encore plus cher pas seulement en souffrance mais aussi en argent. Cosette est traitée comme une marchandise soumise à diverses transactions plus ou moins autorisées. Fantine, qui ne peut pas la garder paie aux Thénardier une pension pour Cosette. La pension deviendra exorbitante, Fantine tout entière va y passer corps et âme. Les Thénardier se font offrir une force de travail, Fantine travaille pour permettre aux Thénardier de faire travailler Cosette. Proxénètes et assassins de la mère et exploiters de la fille.

Un autre système de dépense, celui de la vie et de la mort s'organise autour de Cosette. Son ascension est permise par une série de morts.

Entre Cosette et Fantine, le rapport est de prédation. Tandis que Fantine commence à glisser vers la déchéance, le bébé Cosette embellit et se pare des dépouilles de sa mère, dentelles et rubans.

Puis l'existence de survie de l'enfant chez les Thénardier coûtent à Fantine sa santé, ses cheveux, ses dents et finalement sa vie. En même temps ce système de vases communicants obéit à une loi générale dans les Misérables, qui veut que le bagnard Champmathieu remplace le bagnard Jean Valjean, quand un misérable disparaît il doit être remplacé. Cosette remplace sa mère. Une autre disparition sera nécessaire à Cosette, celle d'Eponine qui lui sauvera sa vie en mourant à la place de Marius, lui permettant d'accomplir son mariage avec lui.

C'est surtout de Jean Valjean que Cosette tire sa substance, et c'est lui qu'elle détruit. Mais avant de le tuer elle le fait exister : elle donne sens à sa vie et le tire vers la lumière dans un roman où les femmes sont nécessaires aux hommes pour faire le bien. Mais en même temps le processus de destruction est amorcé : Jean Valjean est le « fumier », Cosette la « rosé » ; lui la « chrysalide vide et hideuse » elle le « papillon. Le mariage de Cosette date le début de l'agonie de Jean Valjean qui « mourut quand il n'eut plus son ange. »

Fruit destructeur de cette dialectique cruelle du vivant, Cosette est l'enfant nourrie d'argent, de chair et de mort, des grands cycles naturels et sociaux. Cosette ne peut sortir que de la fange de l'égout, de la prostitution, du bagne, du crime.

Produit de la misère, elle en produit elle-même pour les autres, se rangeant dans la catégorie des personnages qui sont à la fois victimes et pièges.

Lourde à porter, coûteuse à avoir ou à donner, mortelle à aimer, Cosette est un moteur : elle engendre le mouvement par son être même, elle fait dépenser de l'énergie, de l'argent, de la vie. Elle trouve son unité et son sens, qui est de se situer à la fois en intériorité et en extériorité par rapport à la misère et aux misérables.

Il m'a semblé que Cosette, mère de L était porteuse de cet héritage littéraire là, de la violence subie par les divers compagnons rencontrés, de l'avidité de ses relations avec ses enfants, de la misère sociale à laquelle elle appartient.

Raconter cette mère à travers les mots de sa fille et son histoire :

Le cours de l'histoire va continuer à entraîner L à éprouver des situations où seront mises à l'épreuve ses capacités d'adaptation, ses capacités créatrices, ses capacités à vivre. A partir de la première séparation nette et franche à ses 7 ans, le premier lieu qu'on lui propose c'est de nouveau une famille comme si quitter sa mère pouvait se remplacer par une autre.

L'expérience est de courte durée, les deux enfants sont intenable au sein de cette nouvelle famille, qui jette l'éponge au bout d'un mois. Ils seront donc accueillis au foyer de l'enfance en août 2005.

L est ensuite scolarisée au sein d'une Clis associée à un Sessad. C'est dans ce cadre là que je la rencontre pour la première fois. Je me souviens de son sourire, et de ses yeux tristes, et de son besoin impérieux d'être près de l'adulte, toujours très près voire collée. Avec les autres, elle est sans cesse dans le conflit, dans la recherche d'être protégée car elle est toujours touchée, agressée, battue ...

Progressivement, les liens s'apaisent, prennent de la distance, ses besoins de soins sont reconnus, l'environnement devient moins menaçant, L s'ouvre au monde, montre son envie d'apprendre, de jouer.

Mais c'est sans compter avec les services sociaux, qui se préoccupent rapidement de trouver un projet pour les deux enfants et non pour chacun d'entre eux. L est sacrifiée au profit de son frère, pour qui les idées s'imposent. Une nouvelle famille d'accueil, et une institution qui les accueille ensemble, malgré leur différence de niveau et besoin.

Le quotidien institutionnel montre pourtant leur lien impossible, source de confusions et de tourbillons. Un projet est vite mis en place malgré notre protestation face à l'incohérence concernant L. 8 mois plus tard, c'est le départ, sans réelle préparation, ils partent au sein d'une MeCS la semaine, et une famille d'accueil le week end.

Le départ de L a été une expérience catastrophique, nous avons un bloc d'angoisses à côté de nous, angoisses de chute permanentes, de néantisation, chacun de nous les a vécues avec elle, aussi bien psychiquement que physiquement, elle cherchait à s'agripper, à se retenir à nous, autant de tentatives vaines pour ne pas tomber dans un trou noir. Il nous était bien difficile aussi de l'accompagner dans ce projet étant nous-mêmes peu convaincus de la fiabilité de son devenir.

Cette séparation est venue faire écho aux premières expériences catastrophiques du lien mère-enfant. Quelques mois plus tard, nous apprenons que L a dû quitter précipitamment l'institution, elle aurait subi des attouchements, mais la révélation des abus présente quelques zones d'ombre quant à la véracité des faits.

Bref des conflits institutionnels éclatent entre l'Aide sociale à l'enfance et la structure d'accueil, le départ de L est rapide et non préparé.

De septembre 2006 à décembre 2006, elle reste à temps plein en famille d'accueil chez Mme Z, dont c'est la première expérience de travail, elle a déjà deux filles, en voilà une troisième.

Face aux situations contextuelles où elle vient de vivre une détresse infinie, des menaces et dangers multiples concernant son intégrité, elle va se tourner vers cette famille pour chercher la sécurité si nécessaire à son existence.

Pendant 4 années, elle va chercher à recréer un monde adéquat, doux, souriant, un monde qui pourrait lui renvoyer le reflet qu'elle est.

Cette autre mère est acceptée par L qui a besoin d'être en lien, car depuis la séparation avec sa mère, elle est dans le rien, même son frère ne lui permet pas de se sentir exister pour elle-même.

C'est ainsi que L nous retrouve en janvier 2007, au sein de la même classe, dans les mêmes espaces avec à peu près les mêmes personnes. Pour nous, la configuration a changé, de nouveaux référents sociaux, une assistante familiale, une mère peu présente.

Mais, l'histoire va prendre encore des tours et détours dramatiques, le vécu de L vient heurter l'équilibre relationnel de la famille d'accueil, qui est touchée, percutée dans son identité narcissique.

Mme Z connaît tout de l'histoire de cet enfant, plus aucune intimité ne lui est inconnue, il y a de quoi en être effrayé, alors elle va s'en protéger non pas en assurant sa protection mais en s'assurant de la protection de sa famille.

La parole de L est puissante, elle peut dire, dénoncer même des faits non réels, aux fantasmes de renaissance et de réparation vont se succéder les fantasmes d'intrusion et d'inceste. Mme Z entre alors dans une relation hyperrééducative, où la distance est dressée comme un mur infranchissable.

L n'est jamais seule dans une pièce avec son mari, sa chambre est au rez de chaussée, l'étage où se trouvent les autres chambres lui est interdit. Pendant les vacances, elle ne partage pas ce temps en famille, elle est toujours en relais ailleurs. Au niveau affectif, elle est investie à minima, les exigences scolaires et éducatives sont fortes et rigides.

Du côté de L, cet attachement-là est vital, car il lui permet d'éprouver depuis la séparation avec sa mère un minimum de sens d'identité. Alors, elle s'adapte à tout, plutôt qu'au rien, au vide afin de ne pas revivre l'effondrement.

Face à cet équilibre relationnel précaire, insatisfaisant mais quand même présent, il n'y a pas de place à l'autre mère, celle qui est absente. Lorsque celle-ci, en 2008, menace cet équilibre, L par crainte de revivre l'effondrement va parler, dénoncer ...

Peu de temps avant l'audience avec le juge des enfants qui doit statuer sur la poursuite ou non du placement ou le retour en famille, L lors d'une visite médiatisée avec sa mère l'entend lui dire : «tu vas revenir à la maison, c'est ce que je vais dire au juge ».

L est paralysée, sidérée, elle dénonce des abus de la part de sa mère lors de la toilette, du bain lorsqu'elle était petite, elle crie son désespoir d'être en contact avec elle de nouveau mais aussi de ce premier lien si douloureux.

La parole maternelle a créé une sensation physique de terreur, une crainte de l'effondrement telle que Winnicott la décrit : « *des expériences qui n'ont pu être véritablement intégrées psychiquement parce que leur puissance d'effraction était telle qu'elles se sont révélées impossible à accueillir à l'intérieur du Moi. Les expériences inadmissibles ont toujours un lien avec des défaillances de l'environnement* ».

C'est le retour de la violence d'un monde ancien où a été tué son advenir, branle bas de combat, signalement au procureur, expertise psychologique, suspension immédiate des visites mère-enfant, garde à vue de 8 heures pour Mme A.

L veut rester dans ce nouveau monde avec Mme Z, elle veut appartenir à cette famille de substitution à n'importe quel prix. En dénonçant sa mère, L court à sa propre perte quand l'objet de substitution disparaîtra.

Afin de préserver le lien dans la famille d'accueil, L est prête à tous les compromis, une vêtue de récupération à la croix rouge, des restrictions alimentaires, des humiliations, des exclusions, des échecs, nous ne sommes pas loin du conte de Cendrillon ...

Nous tentons d'aider la famille d'accueil mais notre regard insécurise encore plus Mme Z, qui nous met aussi à distance. Le recours à l'équipe des travailleurs sociaux est alors nécessaire car l'écart devient menaçant pour tous.

L continue envers et contre tout à avancer, elle poursuit des apprentissages en Clis. Vient le temps de l'orientation, elle a 12 ans, elle est inscrite dans une dynamique plutôt positive de la part de l'équipe, nous proposons un passage au collège en ULYS avec la nécessité d'un maillage solide autour d'elle, car nous connaissons ses fragilités.

Mme Z n'est pas de cet avis, elle pense à l'Ime avec internat, nous percevons encore un regard très différent autour des potentialités de L.

Le projet vers le collège est maintenu, mais la veille de la rentrée de septembre, nous apprenons avec stupeur que L est au foyer de l'enfance. Lors de l'été, Mme Z a été dénoncée pour conduites éducatives maltraitantes, par une jeune fille qui était accueillie en relais chez elle.

Une nouvelle rupture qui vient en réveiller bien d'autres. De ce retrait, L ne comprend rien, pour elle tout était normal. De quoi lui parle-t-on ? D'une autre famille d'accueil ? Et oui, l'histoire se répète non ?

En septembre 2010, L fait sa rentrée au collège, seule, sans famille.

Dans un premier temps, elle dénie tout ressenti, fait comme si rien n'avait changé, elle pense que son départ est temporaire. Comme la première fois, avec sa mère ...

Mais en novembre, elle est reçue par la responsable du service gardien, elle entend le caractère définitif de son départ, elle ne comprend toujours pas, c'est de nouveau le trou noir de l'existence qui échappe. Revient le vide devant soi.

De ce mouvement naissant d'aller à la rencontre de quelque chose qui allait exister, qui a existé, c'est la chute et le désespoir d'être sans espoir secouru. Cette problématique de perte soudaine de cette figure maternelle renvoie à la perte de la première, celle qui est à l'origine. Mère première oubliée en tant qu'objet défaillant et omniprésente dans son absence puis mère seconde échouée et insécurisée pour plus de mère du tout ... être seule au monde et en attente.

Arrive le temps de l'effondrement, du décrochage, son monde s'écroule :

- un monde en grande partie chaotique en écho à l'absence du monde externe
- un monde intérieur où elle habite seule sans objet tuteur, car même la figure substitutive malgré ses efforts a été absorbée par le tourbillon de ses angoisses.

Plus que la solitude, L traverse l'absence à soi-même en miroir de l'absence de l'autre. L'élan vital retombe, c'est non seulement le retour de la mère perdue, mais c'est aussi le retour du beau-père incestueux qui va sortir de prison, et l'absence de son frère jumeau.

Les tentatives pour faire face à ce naufrage seront violentes et destructrices :

L va s'attaquer essentiellement à son corps, arrachage des peaux, grattage au sang, destruction de son appareil dentaire et de l'intérieur de sa bouche.

L'arrivée de ses règles va déclencher des mouvements incontrôlables, de peur que tout ne sorte et ne se voit, L bouchera son sexe en se faisant mal afin d'endiguer l'angoisse. Le saut de l'enfance dans la féminité se fait sans filet maternel avec beaucoup de souffrance.

Du côté du thérapeute, nous tenterons et tentons toujours de faire face à cette tension permanente dans la relation qu'elle imprime : entre le besoin de s'enfuir dans l'autre, retrouver le chaud des mains dans le contact, retrouver le soin de toutes les blessures, panser et penser les maux, entre le besoin de s'enfuir de la relation, de l'attaquer, de l'éprouver. L'enjeu pour moi est de tenir ma place en essayant de ne pas être trop près pour ne pas être intrusive et de ne pas être trop loin pour ne pas l'abandonner.

En septembre prochain, nous aurons à nous séparer, car elle aura 14 ans et elle quitte le service, alors ne perdons pas l'occasion de sourire car « *le sourire est ce qu'il y a de meilleur à partager avec les autres, le plus sérieux défi lancé aux dictatures [...], l'ultime preuve de la vie. Toute occasion de sourire est bonne à prendre, de sourire aux éclats, encore et encore, de la dérisoire splendeur de l'humanité* » J.Attali.